1
À Praga, dans la banlieue de Varsovie

Ma mère m'emmène à la mairie de Praga, c'est la banlieue de Varsovie où nous habitons.

– Viens, Moshé, je dois te déclarer.

Elle ne paraît pas contente. Elle n'arrête pas de marmonner.

– Jamais eu besoin de déclarer mes enfants avant la guerre. Il y avait tellement de gens dans l'Empire russe que le tsar n'essayait même pas de les compter. Comme s'il s'était soucié de la Pologne ! Une simple breloque accrochée à sa ceinture. Ils disent que quelqu'un l'a tué, là-bas en Russie. Au moins son armée est partie. Plus de tsar, plus de cosaques à Varsovie. Nous avons une Pologne toute neuve, maintenant. Mais pourquoi veulent-ils que tout le monde se déclare ?

L'homme derrière le grand comptoir lui demande combien d'enfants elle veut déclarer.

– Quoi vous dites ?

– Combien ? Vos enfants, madame.

– Quatre enfants.

– Quel âge ont-ils ?

Elle a du mal à le comprendre. Avant la guerre, les fonctionnaires parlaient russe ; maintenant, polonais. Pourquoi n'apprennent-ils jamais le yiddish, la langue des juifs ?

– Comment ?

– Leurs âges ?

– Schmiel Yankl, mon aîné, a bien dix ans, monsieur.

– Plus de dix ans ?

– Oui, plus de dix ans.

– Bon, mettons onze. Schmiel Yankl Wisniak, né en 1907. Le suivant ?

– Ma fille Pole Kaïle est plus jeune.

– Bien sûr, puisqu'elle est la deuxième. Quand est-elle née ?

– Schmiel Yankl, il marchait déjà.

– Disons deux ans plus tard… Pole Kaïle Wisniak, née en 1909.

– Ensuite est né Anschel Leib.

– La fille marchait déjà ?

– Euh… oui, monsieur.

– J'inscris donc Anschel Leib Wisniak, né en 1911. C'est tout ?

– J'ai mon dernier, Moshé Azik, le voici.

– Deux ans plus tard ?

– Non, monsieur. Il est petit…

– Votre petit dernier, j'ai compris. Bon : Moshé Azik Wisniak, né en 1913.

Mon acte de naissance et tous mes papiers d'identité portent cette date, mais ma mère m'a toujours dit que je suis né le 17 janvier 1915. Qui peut le savoir mieux qu'elle ? Cette année-là, quelques mois après ma naissance, une grande épidémie a emporté mon père.

Nous étions pauvres ; après la mort de mon père, nous sommes devenus encore plus pauvres. Ma mère coud jour et nuit, près de la fenêtre ou à la lumière de la lampe à pétrole ; on l'appelle « Myriam la couturière ». Ses clients peuvent à peine la payer. Comme elle ne trouve rien à manger, son lait n'est pas assez nourrissant pour moi. Je reste tout petit. Mes jambes trop minces poussent de travers et me soutiennent si peu que je n'arrive pas à tenir debout. Je passe mes journées assis – mais pas immobile, car

je me déplace en glissant par terre à toute vitesse, comme un caillou sur un étang gelé. Peu après mon troisième anniversaire, ma mère me montre à un guérisseur, c'est-à-dire un médecin qui n'a pas pu obtenir son diplôme parce qu'il est juif.

– Il est rachitique, dit-il. Donnez-lui deux cuillerées d'huile de foie de morue chaque jour.

Au bout de deux ou trois semaines, je suis si fort que je peux apprendre à marcher. On me surnomme « Moshé le singe », parce que mes jambes sont arquées comme celles d'un chimpanzé. Je reste très maigre.

Sans mon frère Anschel, nous serions tous morts de faim. Il est malin : il plante une pointe de fer au bout d'une canne et réussit à voler des pommes de terre les jours de marché. Les autres jours, il s'assoit dans la rue et pleure.

– Pourquoi pleures-tu ? demandent les passants.

– Parce que j'ai faim.

– Pauvre gosse… Tiens, va t'acheter quelque chose.

Ils lui donnent des piécettes. Anschel achète du pain et le rapporte à la maison. Mon autre frère, Schmiel, travaille déjà comme apprenti maroquinier chez un cousin de mon père. Il a quitté l'école à dix ans, pourtant il aimait beaucoup étudier. Anschel

quittera aussi l'école à dix ans. En attendant, il n'y va pas souvent, parce qu'il cherche de la nourriture du matin au soir. La vendeuse de l'épicerie a pitié de lui. Quand il demande un quart de litre de lait, elle remplit tout son bidon, qui contient deux litres. Un jour, la patronne entend qu'il achète un quart de litre de pétrole pour l'éclairage. Elle sort de l'arrière-boutique et le voit porter une bonbonne de six litres.

– Dis donc, pour un quart de litre, c'est une énorme bonbonne que ta mère t'a donnée ! J'ai l'impression qu'elle est bien trop lourde pour toi.

Mon frère nous raconte toute l'histoire.

– Heureusement qu'elle n'a pas regardé dans la bonbonne ! Sinon, c'était la fin de ma combine.

Ma sœur Pole le trouve égoïste.

– Tu ne penses qu'à toi. Et la vendeuse ? Elle aurait perdu son travail…

Nous avons constamment faim. Quand Anschel apporte une pomme de terre, il la divise en huit morceaux. La nourriture est si rare que nous nous réjouissons de manger un ou deux huitièmes de pomme de terre.

Le marché se tient dans notre cour le mardi et le vendredi. Ce n'est pas un grand marché comme ceux que l'on voit aujourd'hui à Paris. Les paysans